

dès quatre heures, donnaient une soirée longue aux occupations du cabinet. L'arrivée des lumières et l'approche du feu étaient pour moi l'heure la plus agréable du jour, et il est peu de jouissances que je misse au-dessus d'une bonne lecture à côté d'un bon feu et d'une lampe cylindrique, dont la lumière vive, égale et brillante soulageait d'autant l'organe de la vue. Mais passer les mêmes longues soirées entre une cheminée bouchée et un poêle vierge, à côté d'un triste luminaire de verre qui ne brûle qu'à regret, c'est plutôt un supplice qu'un plaisir. Et malheureusement j'y suis condamné chaque fois que l'affiche ne m'attire pas au spectacle, ce qui est fort ordinaire. Car vous n'imaginez pas combien peu il y a de spectacles agréables malgré la multiplicité des théâtres. Comme ils sont sûrs d'être pleins en ouvrant la porte, ils ne se donnent la peine ni de choisir ni de varier leurs pièces. J'envie donc votre sort d'avoir du bois à discrétion ; cette jouissance et votre bibliothèque si bien choisie compensent les privations, qu'impose en cette saison le séjour de la campagne. J'aurais été charmé de faire connaissance avec M. votre oncle, et ce que vous me dites augmente mes regrets. J'espère qu'à son retour de la campagne vous me procurerez ce plaisir. Je vous félicite d'avoir vu chez lui des hommes célèbres. Ce souvenir est un des plus agréables qu'on conserve en vieillissant. Dans cinquante ans d'ici vous conterez à vos petits-neveux que dans votre enfance vous avez été embrassé par J.-J. Rousseau et que vous avez vécu avec Cochin et Vernet. Je les ai aussi connus tous trois, surtout le dernier qui mangeait souvent chez mon père et qui avait, outre son grand talent, de l'esprit naturel et d'excellentes qualités sociales. Je n'ai point perdu de vue l'affaire de M. Charrier d'après l'intérêt que vous y prenez. Vous savez que lorsqu'il m'a écrit pour avoir le *Voyage*, M. de Fortia était déjà reparti pour Marseille.

Je lui ai fait part aussitôt du désir de M. Charrier en le